

L'âme d'un jeune homme amoureux suit son amant en voyage

in

Contes d'amour des Samourais

Saïkakou Ebara

traduction par Ken Sato, Paris, Stendhal et Cie, 1927

Dans une prairie printanière, émaillée de gracieuses fleurs, se tenaient deux silhouettes richement et élégamment vêtues. Elles cueillaient des fleurs, leurs visages étaient ombragés par de grands chapeaux.

Un jeune homme, debout, regardait ces deux gracieuses silhouettes ; il ne pouvait voir leur figure, et il était intrigué de savoir quels beaux jeunes garçons ce pouvaient être ; il avait un très grand désir de voir leur joli visage. Alors une vieille servante sortit de la tente dressée pour le repos, et les appela : « Mademoiselle Ofoudji ! Mademoiselle Oyoshi ! ». Le jeune homme fut très déçu de voir que les deux gracieuses silhouettes étaient des femmes et non des jeunes gens. Il se rendit bien vite à la ville de Sendaï, la capitale de cette province.

Au bout d'une des rues de cette ville se trouvait une parfumerie, dont le propriétaire s'appelait Fiousouké.

Quand le jeune homme passa devant la boutique, un délicieux parfum d'encens s'échappa des rideaux noirs au fond du magasin, qui isolaient les chambres d'habitation. Le parfum était plus suave que le fameux « blanc chrysanthème », que seul possédait le prince du pays. Or le jeune homme dont nous parlons avait un goût très vif pour les parfums, et fut attiré par cet encens.

Il entra donc dans la boutique, et, après avoir acheté quelques menus parfums, il demanda au marchand : « Je voudrais acheter de l'encens que vous faites brûler en ce moment dans l'arrière-boutique ; son arôme est exquis. »

Mais le marchand répondit : « C'est l'encens préféré de mon fils et nous ne le vendons pas. »

Le jeune homme fut très déçu. Il trains un moment dans la boutique, car il ne pouvait se séparer de cette délicieuse odeur, et c'est à regret qu'il s'éloigna.

Ce jeune homme s'appelait Itjikouro ; il était immensément riche, passionné d'amour pour les garçons, méprisant complètement les femmes, et, pour l'instant, il se rendait à

Yedo pour y voir un jeune acteur travesti, nommé Dekidjima, dont la beauté célèbre attirait l'admiration de beaucoup d'hommes (...).

Or, au cours de son bref séjour dans la boutique du parfumeur, Itjikouro avait été aperçu, à travers le rideau du fond, par le fils du marchand, le jeune Djutaro, qui tomba amoureux de lui.

Djutaro pensait : « Ma belle jeunesse ne peut durer toujours ; je serai bientôt un homme fait. Beaucoup d'hommes m'aiment et m'admirent à cause de ma beauté ; j'ai reçu plus de cent lettres d'amour, et je n'en ai jamais lu aucune. On dit que je n'ai pas de cœur, mais tous ces hommes n'avaient aucun attrait pour moi. Seul cet homme raffiné m'a troublé. Si seulement il pouvait répondre à mon amour, je l'aimerais pour la vie ! Vraiment je l'aime désespérément, je suis fasciné par sa virile beauté. »

La passion finit par enflammer à tel point le jeune Djutaro que son regard devint égaré, qu'il courait partout comme un fou, tenant d'une main son chien préféré et brandissant de l'autre une épée. Au risque de sa propre vie, sa vieille nourrice parvint à l'arrêter, et le consola un peu en lui disant : « Mon cher jeune maître, calme-toi ! Nous pouvons rappeler ce voyageur et favoriser votre amour. Ressaisis-toi, je t'en prie ! »

Les parents de Djutaro, désespérés de la maladie étrange de leur fils unique, engagèrent un prêtre ambulancier pour qu'il priât pour sa guérison (...), mais ces prières n'eurent pas grand succès, et le jeune homme continuait à s'affaiblir de jour en jour, avec le regard toujours perdu en extase. On désespéra enfin de le sauver, et ses parents firent faire un beau cercueil avec un magnifique linceul blanc pour l'y déposer lorsqu'il aurait cessé de respirer.

Mais voici que tout à coup Djutaro souleva sa tête amaigrie, et dit à ses parents : « Je suis heureux ! Cet homme que j'aime passera dans notre rue demain soir ; arrêtez-le et amenez-le auprès de moi. »

Ceux qui l'entendirent crurent qu'il parlait sous l'effet du délire, mais pour le tranquilliser ils envoyèrent un homme attendre l'étranger à l'entrée de la ville, et voici que, comme l'avait prédit le malade, l'étranger arriva. On l'amena aussitôt à la maison du parfumeur, et le marchand, ému, lui raconta l'étrange maladie de son fils.

Itjikouro fut touché de cet amour. Il dit au père : « Si ton fils meurt, je me ferai prêtre pour prier toute ma vie pour le salut de son âme. Mais je veux le voir avant qu'il ne meure. Je voudrais lui dire adieu avant qu'il quitte ce monde. »

Ils entrèrent dans la chambre où était le jeune homme ; et voici que Djutaro, exténué, se leva tout à coup droit sur son lit dès qu'il aperçut celui qu'il aimait, et il guérit aussitôt au grand étonnement de tous.

Djutaro dit à Itjikouro : « Mon corps était resté ici, mais mon âme t'a accompagné tout le temps. Tu ne t'en es peut-être pas aperçu ! Je t'aime, seigneur. Une nuit que tu étais entré dans la salle intérieure à Hiraizoumi, après avoir visité les lieux historiques de

Takadatji, mon âme dort avec toi dans le même lit et t'aima silencieusement. Alors je mis un peu de mon encens dans ta manche. L'as-tu encore ? »

Itjikouro sortit de sa poche un peu d'encens et dit : « En vérité, voilà qui est bien étrange. J'étais heureux de trouver cet encens exquis dans ma manche, mais je ne pouvais m'expliquer d'où il venait. Maintenant je comprends, c'est un merveilleux miracle, je ne savais pas que nous avions fait ensemble un serment d'amour. »

Le jeune garçon répondit : « Je veux te donner une preuve de mon serment, qui te fera croire à la vérité de mes paroles. »

Il sortit de sa poche un morceau de bâton d'encens brisé et, mettant les deux pièces bout à bout, elles se rejoignirent exactement, et leur parfum était le même. Alors Itjikouro fut convaincu, et ils se jurèrent de s'aimer toujours, même au-delà de la mort, dans l'autre monde.

Et Itjikouro retourna dans son pays, emmenant Djutaro sur son cheval, avec la permission des parents du jeune garçon, qu'ils lui accordèrent bien volontiers.

in Arcadie n°66, Marc Daniel (Michel Duchain), juin 1959